

Du biologique dans le social

Une réfutation darwinienne de la sociobiologie

Une frénésie médiatique s'est emparé du darwinisme, ou plutôt de ses fantômes idéologiques, indéfiniment réapparaissants depuis plus d'un siècle. Parmi eux, le plus tenace est sans doute celui de la sociobiologie, réincarnation savante des confusions du vieux « darwinisme social » : indéterminisme, inégalité, sélection. Or Darwin n'est ni le père, ni le partisan du « darwinisme social ». Pour tenter d'en finir avec une accumulation d'erreurs complaisamment entretenues depuis si longtemps sur le rapport délicat entre le biologique et le social, et plus spécialement entre darwinisme et société, nous avons fait appel à Patrick Tort, qui dirige depuis cinq ans, la plus grande synthèse « darwinologique » mondiale.

La sociobiologie est née « officiellement » en 1975 dans l'ouvrage d'Edward O. Wilson, un spécialiste américain des insectes sociaux, *Sociobiology: the new synthesis*. Non sans antécédents, j'y reviendrai. Elle se présente comme la synthèse d'emprunts effectués pour l'essentiel à trois disciplines des sciences du vivant : l'écologie, qui étudie les rapports entre les organismes et leur milieu de vie (incluant lui-même d'autres organismes), l'éthologie, qui décrit et analyse le comportement animal, et la génétique, qui scrute les mécanismes et formule les lois de la transmission héréditaire.

Ces trois composantes majeures sont invitées par les sociobiologistes à concourir à l'établissement et à l'illustration d'une hypothèse générale concernant les « bases biologiques des comportements sociaux ». Le darwinisme, réduit au noyau doctrinal de la théorie sélective conçue, dans la sphère

biologique, comme théorie de la survie des plus aptes, est, sous cette forme extrêmement simplifiée, le fil directeur de l'hypothèse centrale de la sociobiologie, qui s'étend naturellement à l'interprétation des comportements sociaux au sein de l'humanité contemporaine.

C'est d'ailleurs sur ce terrain, où elle tente de se substituer à la sociologie comme science spécifique des phénomènes sociaux propres aux communautés humaines, que la sociobiologie tente de réaliser l'achèvement de sa vocation « synthétique », et commet, avec ses erreurs les plus saillantes, les gestes idéologiques les plus révélateurs de son ascendance historique (l'évolutionnisme synthétique de Spencer, que je nomme volontiers, pour mieux faire repérer le caractère réitératif des thèses sociobiologiques actuelles, l'« ancienne synthèse »).

Ainsi étendues à l'interprétation des faits humains sociaux, les thèses de la sociobiologie sont donc représentatives d'un réductionnisme et d'un prédéterminisme biologiques intégreaux, fondés sur l'hypothèse d'une impulsion, voire d'un codage génétique des comportements, et sur l'idée d'une compétition qui ne jouerait plus seulement, comme dans la théorie darwinienne, entre des individus ou des espèces, mais opérerait, plus profondément, entre des populations de

gènes luttant pour leur propre expansion. Ces thèses peuvent se ramener aux trois axes suivants :

1. L'ensemble des fonctionnements institués et des comportements humains sociaux répond à un ensemble d'impulsions génétiques.
2. La grande régulation des formations sociales et de la dynamique des sociétés réside dans la loi sélective qui assure aux gènes les plus favorisés la chance de se reproduire en nombre plus élevé que les gènes inférieurs, dont l'élimination tendancielle est à la fois la conséquence et la preuve de leur moindre aptitude à la survie. L'évolution des sociétés est ainsi dictée par l'« égoïsme » du gène.
3. L'altruisme comportemental, même lorsqu'il paraît contredire superficiellement cette thèse fondamentale de l'égoïsme génique, n'est qu'une voie indirecte, une « ruse » de l'égoïsme pour privilégier encore une prospérité reproductive ultérieure du groupe génétiquement apparenté.

Naturellement, ce corps de doctrine concorde d'une manière admirable, comme on l'a souvent dit, avec les idées-forces du système libéral : concurrence, triomphe des plus aptes, élimination des moins adaptés, expansion et accroissement des individus et des groupes les mieux « doués », etc. Mais l'on ne réfutera pas le système sociobiologique en le réduisant, par l'intui-

BIBLIOGRAPHIE

- C. DARWIN, *la Descendance de l'Homme* (1871)
H. SPENCER, *Autobiographie (naissance de l'évolutionnisme libéral)*, PUF, 1987.
P. TORT, *la Pensée hiérarchique et l'évolution*, Aubier, 1983.
P. TORT, *Marx et le problème de l'idéologie, suivi de Introduction à l'anthropologie darwinienne*, PUF, 1988.

tion de cette concordance, au statut d'idéologie de soutien du capitalisme, héritière contemporaine de l'ancien « darwinisme social » inventé par Spencer et Haeckel dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Même si c'est là son statut majeur, il faut, pour le démontrer, passer par l'exhibition indispensable de ses erreurs *scientifiques*, c'est-à-dire de son inadéquation théorique aux *faits* mêmes dont elle essaie de fournir une interprétation universalisable, ainsi qu'aux sciences sur lesquelles elle prétend s'appuyer. Sur ces bases, le livre *Misère de la sociobiologie* (PUF, 1985) a mis en œuvre une quadruple procédure de réfutation.

La réfutation par la génétique

L'hypothèse de la détermination (codage) génétique des comportements sociaux constitue le « risque performant » du discours sociobiologique au point crucial où il tente de se convertir en principe universel d'explication de la dynamique des sociétés. Là aussi se trouve, bien entendu, sa principale faiblesse. La sociobiologie ne saurait en effet être l'œuvre de généticiens, qui, à quelques exceptions près, notamment en Amérique, se refusent dans leur ensemble à postuler la détermination d'un comportement social complexe par un gène : il s'agit là, de leur part, de la simple reconnaissance d'une limitation *de facto* du pouvoir actuel d'assertion de la science génétique. Aucun généticien n'a isolé le gène codant pour l'attraction éprouvée par certains individus envers la musique de chambre ou les jeux de hasard. Réfutation rudimentaire sans doute, mais qui a cependant le mérite de faire apparaître que toute la sociobiologie n'est fondée que sur le crédit accordé à une *hypothèse* qui ne trouve pas d'appui sérieux dans le champ scientifique qu'elle sollicite de la façon la plus déterminante.

La réfutation par l'éthologie

Dans l'un des chapitres de *Misère de la sociobiologie*, Georges Guille-Escuret développe l'exemple suivant : dans plusieurs régions de l'Inde vivent des troupes de singes appartenant à la famille des Cercopithécidés, les Langurs gris, au sein desquelles on a relevé quelques cas d'infanticide. Lorsqu'un mâle adulte accède, après une lutte avec l'ancien chef de la troupe

(qui assumait la totalité du rôle reproducteur), à la position de nouveau mâle dominant, on le voit parfois, dans la région de Dharwar, mettre à mort les enfants de son prédécesseur avant de leur substituer – les femelles privées de progéniture en cours d'allaitement se trouvant alors de nouveau fécondables – sa propre descendance. Ces cas d'infanticide ont évidemment servi aux sociobiologistes d'argument démonstratif en faveur de la thèse de la compétition égoïste des gènes. Or sur un autre territoire (Kaukori) vivent d'autres groupes de singes appartenant à la même espèce, parmi lesquels l'infanticide n'a jamais été constaté, et où l'enfant bénéficie dans tous les cas d'un « traitement de faveur », cela allant de pair avec des relations sociales plus souples et pratiquement dépourvues d'agressivité, et une non-coïncidence entre le rang dans l'ordre de la dominance et la fréquence des rapports sexuels. Il apparaît après une étude attentive qu'à la différence de la première région, qui a subi de forts déboisements (d'où rétrécissement de l'habitat, réduction de la prédation, et surpopulation, à quoi s'ajoute une relative pénurie alimentaire due à la rigueur de la saison sèche), ce territoire présente des conditions écologiques non perturbées, et non génératrices d'altérations pathologiques du comportement social. Cet exemple montre avec une grande précision comment les sociobiologistes en quête d'illustrations de leur hypothèse tentent, à partir de l'étude d'un cas souvent déviant ou simplement anecdotique, de passer directement à l'affirmation de lois comportementales universellement prescrites.

La réfutation par l'ethnologie.

Le même auteur, dans le même chapitre, évoque un autre exemple, choisi cette fois en milieu humain. C'est celui des relations ordinaires, au Soudan, entre deux tribus ennemies, les Nuer et les Dinka. Les Nuer sont des guerriers, élevés dans la tradition du combat, et fiers de leur supériorité dans ce domaine. En revanche, les Dinka, fort méprisés par eux, sont à leurs yeux de piètres combattants, peu agressifs et qui n'offrent jamais dans l'affrontement une résistance très considérable. D'une façon régulière et pratiquement institutionnalisée, les Nuer, depuis des générations, organisent des raids contre les villages dinka, tuant ainsi une partie de la population, s'emparant des femmes nubiles

et faisant un grand nombre de jeunes captifs masculins qu'ils conduisent dans les villages nuers. Là, ils leur donnent une éducation nuere, les transforment en guerriers et les intègrent au lignage par un rituel d'adoption qui en fait d'authentiques guerriers nuere qui achèvent leur assimilation en prenant femme dans la tribu et en engendrant une descendance qui ira, le moment venu, piller à son tour les villages dinka dont proviennent leurs pères. Là se trouve la réfutation la plus éclatante de toutes les constructions hypothétiques de la sociobiologie humaine : en effet, non seulement les Dinka, originellement considérés comme inférieurs, ont envahi de leurs gènes la société nuere et sont devenus les rivaux de leurs hôtes quant à la descendance à l'intérieur même de leur société, révélant ainsi le fait que la « supériorité », sous quelque forme que ce soit, est un fait qui relève de l'éducation et non du legs génétique, mais ils contribuent en outre à l'affaiblissement de leur propre groupe génétique d'origine, devenu culturellement un groupe adverse. Les Nuere se sont ainsi montrés dans cette affaire plus intelligents que les sociobiologistes, ce qui n'étonnera d'ailleurs sans doute que les sociobiologistes eux-mêmes.

La réfutation par l'anthropologie de Darwin

J'ai dit en commençant que la référence à Darwin était essentielle à toute la démarche sociobiologique, du fait de la primauté de la loi sélective. Or j'ai démontré en 1983, dans *la Pensée hiérarchique et l'évolution*, que cet usage de Darwin (lu en réalité à travers le crible libéral de l'évolutionnisme spencérien, matrice d'un « darwinisme social » improprement nommé) comme d'une autorité scientifique apportant sa caution primordiale à l'inégalitarisme et à l'éloge de l'élimination, est une ineptie, une erreur tactique ou, au mieux, une méprise au regard d'une *anthropologie darwinienne* dont il importe aujourd'hui, enfin, de vulgariser l'exacte connaissance. C'est à cet effet que j'ai produit, dans le livre que je viens de signaler, le concept d'*effet réversif de l'évolution*.

L'évolution ne se borne pas chez Darwin à sélectionner des variations organiques avantageuses. Elle sélectionne aussi des *instincts*. Dans l'humanité, et de plus en plus sensiblement à mesure que celle-ci avance

LE POINT SUR...

dans la voie de la « civilisation », il apparaît que la dynamique sélective a favorisé les *instincts sociaux*, responsables de l'éveil et de l'accroissement du sentiment de *sympathie*, ainsi que du développement des différentes formes individuelles et sociales de l'*altruisme*. Cet essor allant de pair avec celui de la rationalité, on assiste de la sorte à un renversement complet et à un changement de nature de l'efficacité sélective : au lieu d'éliminer les « moins aptes » ou de les abandonner à leur sort, la civilisation humaine, fruit de la sélection (nécessairement *avantageuse*) des instincts sociaux, les protège et les assiste (au prix, consciemment assumé, d'un *désavantage biologique*). La sélection naturelle a donc sélectionné son contraire, aboutissant ainsi à une hégémonie progressive des comportements anti-

sélectifs, ainsi qu'à une éthique anti-éliminatoire.

Parallèlement, le développement de la rationalité compense (par la médecine, l'hygiène, les techniques de réhabilitation) les possibles déficits biologiques liés à l'intégration sociale des individus porteurs de ce désavantage. L'*effet réversif darwinien* est la clef *materialiste* de la civilisation comme de la morale en tant qu'il substitue *sans rupture* un avantage social à un avantage *biologique*. S'il a la forme logique du renversement sans rupture, de la continuité réversible, c'est parce qu'il est le produit de la sélection naturelle se soumettant elle-même à sa propre loi, en substituant une forme nouvelle avantageuse (celle des solidarités sociales et de leur valorisation éthique) à une forme ancienne en voie de dépérissement ten-

danciel, mais non morte (celle de l'élimination et de son éloge).

C'est ce que la sociobiologie « humaine » se refuse à comprendre, elle qui a toujours tenté d'annexer Darwin, en postulant, contre toute l'anthropologie darwinienne, la continuité simple entre le biologique et le social, alors qu'il s'agissait d'y reconnaître au contraire ce que Darwin y a réellement inscrit, inventant ce qui sera peut-être la nouvelle pensée dialectique du troisième millénaire : une continuité réversible, laissant à l'homme, provenu sans rupture de la « nature », la faculté d'en instituer de multiples avec elle lorsque l'exige « sa » nature, qui est la « civilisation ».

Patrick Tort

directeur du

Dictionnaire du darwinisme (PUF).

